

Le Toulon des Maufrais

Geoffroi Crunelle

Président de l'Association des Amis de l'Explorateur Raymond Maufrais

Les colonnes de ce Bulletin ont déjà accueilli plusieurs articles¹ consacrés à deux Toulonnais, Edgar Maufrais et son fils Raymond. Près d'une vingtaine de lieux qu'ils ont fréquentés ou qui leur rendent hommage ont été répertoriés dans le centre de Toulon, sa périphérie et dans le Var. Voici donc une possibilité de découvrir d'une manière originale des quartiers et endroits de cette ville, « sur la piste des Maufrais ».

Edgar Maufrais est né en 1900 près de Chartres. Il s'engage en 1918 dans la Marine et, démobilisé à Toulon en 1919, il s'y établit et entre comme comptable aux écritures à l'Arsenal de Toulon (n° 14, Centre).



Avec son épouse, Marie-Rose Facenda, il s'installe au n° 81 du boulevard Saint-Hélène (photo ci-contre, n° 6, Nord et Sud), dans le quartier du Mourillon, à quelques centaines de mètres de la plage du Lido.

C'est dans cet appartement que Raymond voit le jour le 1^{er} octobre 1926, à 19 heures 15.

Sa mère Marie-Rose tient dans les années 30 une petite épicerie située 46, rue de Castillon (n°7, Nord et Sud), à deux rues du domicile (photo page suivante).

¹ Voir, sur ce sujet, dans les *Bulletins de la Société des Amis du Vieux Toulon et de sa région* n° 113 (1991), n° 125 (2003), n° 127 (2005) et n° 128 (2006).



Dès les premières années à l'école primaire, Raymond entraînait très souvent en conflit avec ses petits camarades ; quand sa mère le grondait, il répondait : « *Et mon honneur ?* ». Les disputes lors des récréations étaient si fréquentes que ses parents se trouvèrent bientôt dans l'obligation de l'envoyer en pension à Lorgues, dans le Haut-Var, alors qu'il n'avait

pas encore 9 ans, pensant que cette mesure amadouerait et rendrait plus malléable cet enfant indiscipliné...

En 1937, Raymond a 11 ans et revient à Toulon. Ses parents se sont installés dans un petit appartement au deuxième étage (gauche) du n° 9 de la rue des Bonnetières, dans le vieux-Toulon (n° 13, Centre), à deux rues du port. Ils vont y résider jusqu'à l'abandon par Edgar des recherches de son fils en Guyane et en Amazonie, en 1964.



A l'école primaire Dutasta (aujourd'hui disparue), Raymond devient enfin un « bon » élève et se distingue même en recevant deux prix : le premier, délivré par la Caisse d'Épargne de Toulon sur le thème « Dites ce que vous pensez de l'épargne », ce qui lui rapporta un livret ; le second, lors d'un concours sur les colonies de la France, pour lequel il fallait composer un puzzle des cartes de l'Afrique équatoriale Française, de l'Afrique du Nord et de l'Indochine. Raymond suscite l'étonnement du jury en parlant de ces pays comme s'il y avait vécu. Devant son bureau d'écolier, il affiche une carte de l'Amérique du Sud, achetée à l'insu de ses parents et qu'il contemple en rêvant. A l'emplacement du Mato Grosso, au centre du Brésil, il a tracé une croix rouge : « C'est là que j'irai. Plusieurs expéditions ont échoué, moi, je réussirai », dit-il à sa mère, qui s'inquiète à nouveau de voir ce fils si peu studieux.



Grâce au soutien de la Municipalité de Toulon, une plaque commémorative a été placée au-dessus de la porte d'entrée, en 1993, par l'Association des Amis de l'Explorateur Raymond Maufrais (AAERM), créée en 1951 pour aider Edgar, son père, à financer ses futures expéditions à la recherche de son fils Raymond.

L'été 1938, Raymond obtient le Certificat d'Études Primaires et est reçu à la rentrée 1939 au concours d'admission au Collège Rouvière de Toulon, qui prépare les élèves à l'École normale ou à certains postes de maîtrise à l'Arsenal (n° 10, Centre). Ce n'est pas ce qu'on peut appeler un brillant élève, mais il est excellent en littérature française et aime les classiques ; son professeur de français, Charles Laure, remarque très vite ses dons d'écrivain, notamment ses descriptions précises de situations. Ses anciens camarades de collège se souviennent qu'il était le meilleur de la classe en français et en dissertation, dépassant de loin les autres élèves, mais dans les autres branches, c'est très moyen. Raymond bouquine beaucoup, mais étudie peu, sa mémoire suffisant généralement à passer les épreuves des examens, mais sans mention.

Pendant les récréations, on le voit échanger des timbres-poste des colonies.



Appelé « le futur journaliste » par ses professeurs, grand admirateur d'Albert Londres, Raymond ne cache pas son désir de devenir plus tard un grand reporter, ce qui fait le désespoir de

sa mère, seule à l'élever depuis que son mari, après la défaite de juin 1940, est prisonnier en Silésie. Elle espère, comme la plupart des mères toulonnaises, le voir entrer un jour à l'Arsenal Maritime de la ville, à l'exemple de son mari Edgar, comptable au bureau des salaires. En classe, quelques-uns de ses camarades se moquent parfois de Raymond, le prennent pour un rêveur et parfois même pour un fou sympathique... Mais la plupart ne voient en lui que gentillesse, bonté, joie de vivre. Au collège, il lui arrive de jouer les apprentis-sorciers, en mettant en pratique ses cours de chimie, dont il est passionné : un jour, l'enfant terrible fabrique un explosif qui, heureusement découvert, est emporté rapidement dans la fontaine de la cour de l'école pour être neutralisé...

Raymond participe en 1939 à un concours d'éloquence qui se déroule sur le thème de « la mère » au Théâtre de Toulon (n° 9, Centre) et il y remporte un prix, d'autant plus mérité qu'il a réalisé entièrement seul sa composition.



Dix ans plus tard, le 9 juin 1949, quelques jours avant son départ pour Paris puis la Guyane, Raymond donnera une conférence au Théâtre de Toulon, sous le titre « Chez les Indiens du Matto-Grosso et les chercheurs de diamants », devant un public d'amis et d'éclaireurs.





C'est sur un des bancs qui entourent la place de la Liberté (n° 8, Centre) que Raymond et ses camarades se retrouvent avant et après les cours. C'est là qu'il expose ses projets d'exploration ou récite des poèmes de Victor Hugo et de longues tirades de « Cyrano » d'Edmond Rostand.

Ensemble, ils attendent

les jeunes filles du Cours Saint-Dominique ou de l'École des Jeunes Filles Tessé. Raymond est beau garçon, au sourire enjôleur, il a un certain succès auprès des filles et il est, comme tous les jeunes de son âge, un peu « dragueur »...

Le 9 juillet 1942, alors que Toulon et le Sud de la France se trouvent encore en Zone libre, il participe, avec plusieurs centaines de filles et de garçons des écoles Rouvière et Tessé, à un gigantesque « monôme »² à travers les rues de Toulon ; Raymond n'est pas le dernier à se faire remarquer dans ce vacarme de cris, de danses, de chants qui épouvantent les calmes toulonnais... Mais cette farandole estudiantine se transforme finalement en manifestation patriotique, Place de la Liberté, devant le Grand Hôtel où siège la commission d'armistice allemande et italienne. Les jeunes gens et jeunes filles se promènent le long des allées de la place, une cocarde tricolore accrochée à la chemise, de petits drapeaux aux couleurs françaises à la main, collant des timbres à l'effigie du Général de Gaulle. Au bout d'une heure, la police, qui avait autorisé le cortège, intervient et disperse dans le calme les manifestants. Ils ont été ainsi les premiers Toulonnais à exprimer leur résistance à l'occupant.

Son goût de l'aventure, Raymond Maufrais va en partie le satisfaire en entrant, fin 1941, comme Éclaireur de France dans la Troupe du Gui, Tribu des Chênes Verts (Groupe III de Toulon). Mais l'ambiance paramilitaire ne le satisfait guère. Quelques mois plus tard, en septembre 1942, il entre dans les Routiers du Clan du Genévrier. Sa spécialité est la spéléo-escalade et il obtient le totem



² Cortège « chahuté » organisé par les collégiens dans l'attente des résultats des examens.

d' « Otarie téméraire ». Mais il est aussi un excellent nageur (il reçoit son brevet de nageur-sauveteur scolaire la même année), et il est plutôt casse-cou. Raymond acquiert d'ailleurs une certaine réputation de plongeur en faisant le « saut de l'ange » du haut d'une falaise, au Cap Brun, appelée l'Anse du fer à cheval (photo page précédente, n° 18, Est). Tous les jeudis, en compagnie d'un de ses amis, il se rend dans les anses de la Grande Rade, à la recherche des endroits les plus impossibles pour plonger. Il aime nager au milieu des rochers, luttant contre les vagues pour ramener des oursins. Loin de lui l'envie de se faire valoir, mais il a toujours le besoin de se prouver à lui-même qu'il est capable de réaliser des choses extrêmes, de s'endurcir et il parle de s'entraîner « pour plus tard ».



En juin 1943, Raymond Maufrais obtient son brevet élémentaire (il n'avait pas été admis à la session de juillet 1942) et à la rentrée suivante, en octobre 1943, il entre en 5e G à l'École Tessé (jusqu'alors école de jeunes filles), avec quatre autres camarades qui avaient choisi l'italien en première langue (n° 5, Nord et Sud). Dès les premiers bombardements alliés sur le port militaire de Toulon, le 24 novembre 1943, il s'engage dans la défense passive. A chaque bombardement, il participe avec les éclaireurs aux équipes de déblaiement des décombres pour sauver des personnes enfouies dans leur cave, et aux secours aux blessés en tant que brancardier. Raymond fait aussi partie des équipes qui

retirent les cadavres des ruines et les alignent dans la cour du Lycée. Il aide les personnes âgées à déménager et les sinistrés qui tentent de récupérer un peu de ce qui reste de leur maison bombardée. Pour eux, à la fin décembre, les éclaireurs montent un petit spectacle de Noël.

Le 5 avril 1944, les bombardements effectués par les avions américains se faisant de plus en plus meurtriers, l'administration académique prend la décision de fermer certaines écoles, dont l'École Tessé, et la population est même invitée à fuir l'agglomération toulonnaise. C'est à ce moment-là que les parents de Raymond décident d'envoyer leur fils en pension à Cahors, dans le Lot, où ils ont de la famille. C'est aussi un prétexte pour éviter au bouillant Raymond d'être compromis par les activités de résistance de son père. Mais Raymond ne reste pas longtemps en pension : « La France a besoin d'hommes, non de diplômés. Je pars », écrit-il à ses parents, et il s'engage dans le maquis du Périgord. Pendant ce temps, son père et sa mère, contraints de quitter Toulon par sécurité, trouvent eux aussi asile dans le Lot.

Comme beaucoup de jeunes de son âge, en participant à des actions de résistance, modestes peut-être, Raymond Maufrais a le sentiment d'aider à la lutte pour libérer la France de l'opresseur. Ce que Raymond ignore encore, c'est que son père s'est engagé dès son retour en juin 1942 de Silésie, où il était prisonnier, dans la résistance et qu'il est devenu chef de groupe dans le réseau Combat, pour lequel son domicile de



le rue des Bonnetières sert de boîte aux lettres. Pour échapper aux soupçons de la Gestapo et aux bombardements de plus en plus fréquents du port et du vieux-Toulon, la famille Maufrais déménage dans cette maison du quartier Saint-Roch, au numéro 94 de la rue Lacordaire (n° 3, Ouest) ; elle ne réintègrera le petit appartement de la rue des Bonnetières qu'après 1945.

C'est toujours la résidence de la cousine de Raymond, également secrétaire de l'AAERM, à sa création en 1951 et à sa réactivation en 1991.

Réfugié dans le Lot en mai 1944, Raymond entre rapidement dans le maquis, alors qu'il ignore toujours les activités clandestines de son père, qui arrive néanmoins à le convaincre de retourner préparer son baccalauréat tout en poursuivant son activité de résistant. Raymond accepte, mais, peu motivé, échoue au mois de juin à la première partie de l'épreuve. A la fin de l'année scolaire, il retourne en juillet à Toulon où se retrouve à nouveau toute la famille. Raymond va alors seconder son père dans la préparation du débarquement de Provence. Il est nommé responsable d'un groupe de 6 résistants. Mais son père se sent obligé de freiner son enthousiasme : pour l'empêcher d'aller faire seul le coup de feu, Edgar l'attache littéralement à lui, pendant les heures de repos, en fixant le bout d'une ficelle à son poignet et l'autre à la cheville de son fils... Dès le 18 août 1944, le père et le fils participent côte à côte très activement à la libération de Toulon. Edgar est blessé lors de l'attaque d'un convoi allemand et Raymond, nommé sergent F.F.I., s'illustre à plusieurs reprises. Le 22 août, juché sur le kiosque à journaux de la Place Noël Blache (n° 11, Centre), il attaque à la mitrailleuse, avec son



groupe, un convoi de camions allemands. Des prisonniers sont faits et un butin militaire capturé. Plus tard, depuis les toits de l'annexe de la Mairie, sur le boulevard de Strasbourg, il jette des grenades sur les véhicules blindés allemands. Pour ce fait d'armes, Raymond sera cité à l'ordre de la Brigade et décoré, devant les troupes, de la croix de guerre avec étoile de bronze et de la médaille de la reconnaissance française. Il n'a pas encore 18 ans !

Raymond partira pour le Brésil en 1946, revint en France un an plus tard pour y rédiger son livre « Aventures au Mato-Grosso », qu'il rédige en partie à l'hôtel Aïoli boulevard d'Aumale à Saint-Tropez (ci-contre), et pour préparer une expédition en solitaire en Guyane française. Il s'y rend en juin 1949 et disparut dans la jungle



amazonienne le 30 janvier 1950. Son père partit à sa recherche de 1952 à 1964.

Edgar et Marie-Rose vécurent quelques temps, au milieu des années 60, dans ce petit appartement du quartier de Sainte-Musse, HLM La Poncette Bâtiment 1 – Boulevard des Armaris (n° 16, Est), après avoir quitté leur appartement de la rue des Bonnetières.

C'est dans ce foyer du COSOR (Comité des œuvres sociales de la Résistance), rue Uranie, à quelques centaines de mètres de leur dernier appartement (n° 17, Est) qu'Edgar Maufrais va passer les dernières années de sa vie en compagnie de son épouse.



Souffrant des séquelles de la tuberculose contractée en 1941 en Silésie, où il était resté prisonnier 2 ans, et très fatigué par les 12 années de recherches en Guyane et Amazonie, s'éteint à l'hôpital maritime de Saint-Anne (n° 4, Nord et Sud) le 23 novembre 1974 à l'âge de 74 ans, au bout d'un mois d'hospitalisation.

Marie-Rose Maufrais quitta le foyer de retraite du Cosor pour finir ses jours, en octobre 1984, au foyer La Ressence (n° 15, Est). Elle était devenue dépressive et probablement atteinte de la maladie d'Alzheimer.

Ses maigres biens sont inventoriés par huissier ; un mobilier modeste, du linge et quelques vêtements, une bibliothèque contenant 62 livres, et, pour tous souvenirs, trois photographies et les décorations gagnées par son mari et son



à la libération de Toulon, c'est tout ! On pense que la plupart des documents personnels, tels que photographies, souvenirs rapportés par Raymond et Edgar de leurs voyages, correspondances, ont été détruits par Marie-Rose dans son désespoir, ou donnés à des connaissances.



Le Cimetière de Labougran se situe au sud-ouest de Toulon, le long de l'autoroute A50 (n° 2, Ouest).

Edgar Maufrais y a été enterré le 26 novembre 1974 et son épouse Marie-Rose l'a rejoint le 15 octobre 1984. La tombe se situe dans l'allée centrale B, Carré n° 3, allée 7, n° 22. Elle avait, jusque dans les années 1990, accueilli la dépouille de la sœur de Marie-Rose Maufrais, Micheline, née Facenda et de son époux Gustave Sybille.

Fortement déstabilisée par les pluies, la pierre tombale a été redressée et restaurée en 2007 par l'AAERM.



Dans une des salles de la Société des Amis du Vieux-Toulon, situé 69,cours Lafayette, se trouve accrochée une grande peinture de Raymond Maufrais réalisée par le peintre J. Koutachy en 1954. (n° 12, Centre)



Au nord-ouest de Toulon, dans le quartier Valbertrand, une petite rue en fer à cheval dans le lotissement Daniel porte le nom de l'explorateur disparu et de son père (n° 1, Ouest). La rue a été inaugurée le 23

avril 1977 en présence de Marie-Rose Maufrais, de Maurice Arreckx, maire de Toulon, et de nombreuses personnalités de la Municipalité, de la Préfecture et de l'Arsenal.

C'est Pierre Joffroy, grand reporter à Paris-Match, qui s'était lié d'amitié en 1952 avec Edgar Maufrais alors qu'ils voyageaient ensemble en Amazonie en compagnie de Georges de Caunes, qui adressa une requête à la Mairie de Toulon pour que soit perpétué à jamais les noms du père et du fils.

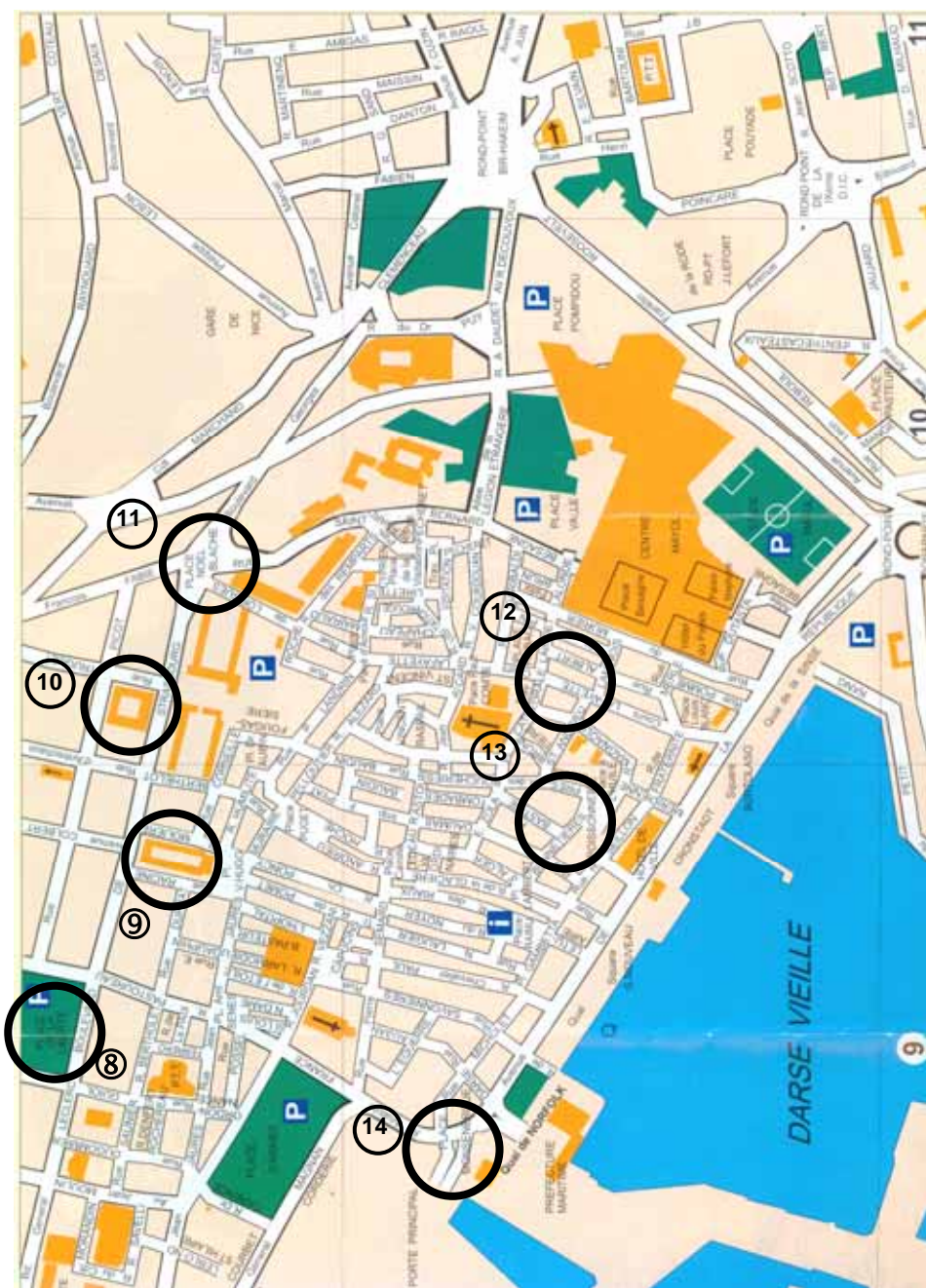




Ouest de Toulon



Nord et sud de Toulon



Centre de Toulon



Est de Toulon